

Jeûne à Prague

Alain Roy

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31555ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (1993). Jeûne à Prague. *Liberté*, 35(4-5), 138–155.

ALAIN ROY

JEÛNE À PRAGUE

Ma compagne et moi avons eu une expérience kafkaïenne à Prague. Peut-être n'y a-t-il rien de plus normal mais cette éventualité, avant que nous partions, ne m'a pas même effleuré l'esprit. C'est pourtant précisément à cause de Kafka, c'est parce que j'ai lu son œuvre que le désir m'est venu de visiter la magnifique ville aux cents clochers. Alors, pourquoi ne pas m'être attendu à y retrouver l'univers absurde de ses romans ? Si Kafka s'est un tant soit peu inspiré de sa société pour écrire *Le procès* et *Le château*, pourquoi penser que celle-ci se serait fondamentalement transformée après plusieurs décennies de bureaucratie communiste ? Si l'on veut croire aux pouvoirs de la littérature, pourquoi ne pas avoir imaginé que l'écrivain aurait façonné l'imaginaire des habitants de Prague au point que cette société se serait mise à fonctionner comme dans ses œuvres de fiction ? Et quelle que soit Prague dans la réalité, est-ce que je ne la verrais pas, de toute façon, à travers le filtre de mes lectures kafkaïennes ? (Sans parler de la part de fiction qui investit tout souvenir et à laquelle ne saurait se soustraire le présent récit...) J'avais donc toutes les raisons de pressentir ce qui allait nous arriver, car il est évident que ce que j'allais retrouver dans ce lieu réel, c'est la Prague imaginaire que je porte en moi. Mais, à ce moment, mon attitude était celle du touriste, je voulais m'en tenir à un paisible pèlerinage, visiter calmement les lieux associés

à la vie de l'écrivain : la maison natale, le magasin paternel, le bureau des Assurances ouvrières contre les accidents, les divers appartements loués, le vieux cimetière juif avec son désordre de pierres tombales, le pont Charles et ses saints gesticulant au-dessus de la Vltava, la petite maisonnette de la Ruelle d'Or, le Château, surplombant la ville de son promontoire... Bref, faire pendant quelques jours de reposantes promenades culturelles, céder même au « kafkoresque », selon l'expression de Bohumil Hrabal, en achetant de ces marchandises présentes dans tous les étalages et destinées aux visiteurs atteints de « pragomanie » : cartes postales, affiches, tee-shirts..., tous à l'effigie de l'écrivain mythique. Les Praguais sont d'ailleurs bien au fait de la motivation qui conduit chez eux tant de touristes. Au centre Franz-Kafka, on vend une brochure intitulée *Kafka et Prague* dans laquelle on trouve un plan de la ville indiquant « les endroits où K. marcha ». C'était tout à fait ce que je voulais : marcher où avait marché Kafka. Mais rien de plus. Je suis bien prêt, en lisant ses romans, à me plonger artificiellement dans un univers cauchemardesque, je veux bien « briser la mer gelée en moi » confortablement assis dans mon fauteuil, mais de là à entrer réellement, de plain-pied dans son enfer romanesque, il y a un pas que ma part de masochisme ne me permet pas de franchir. Eh bien, j'ai eu exactement ce que je méritais à vouloir me réfugier dans le confort de l'imaginaire.

*

Avant même de pénétrer dans ce qui était encore à l'époque la Tchécoslovaquie, nous recevions des signes de ce qui nous attendait à Prague. Il était tard, nous roulions depuis plusieurs heures, si bien que nous avons décidé de nous arrêter à Waidhaus, petit village alle-

mand avant la frontière, et de remettre au lendemain notre entrée en territoire tchèque. Sans doute attendions-nous la lumière du jour pour nous introduire dans le pays fantastique qui nous plongeait déjà, sans que nous le sachions, dans un état de confuse inquiétude. L'influence de Kafka ne se réduit pas à la Bohême, elle englobe les terres allemandes limitrophes qu'elle soumet aussi à cette étrange atmosphère due à l'angoissante union de l'ordinaire et de l'insolite. Car les quelques petits faits dont nous allions être témoins à Waidhaus, nul doute qu'ils faisaient partie de la vie quotidienne de ses habitants, et c'est précisément cela, leur banalité, qui les rendait presque monstrueux.

La nuit était tombée et nous devions trouver un endroit où dormir. Waidhaus compte plusieurs auberges, beaucoup plus que n'en mérite le village lui-même, qui n'est qu'une étape où l'on s'arrête avant d'entrer dans le pays voisin. (Curieux, d'ailleurs, comme la vocation du village coïncidait exactement avec ce dont nous avions justement besoin à ce moment-là : un endroit où dormir ; mais peut-être était-ce au contraire dans l'ordre des choses et que l'on devait y voir, plutôt, une indication du caractère profondément humain de notre itinéraire). Toujours est-il qu'en roulant dans la rue principale, nous avons choisi au hasard une des auberges dont un écriteau illuminé indiquait des chambres à louer. Nous avons sonné à la porte. Au bout d'une longue minute, personne n'était encore venu ouvrir. J'ai sonné une autre fois et une lumière s'est alors finalement allumée à l'intérieur. Puis après quelques secondes, la porte s'est ouverte. Un homme replet et de haute taille est apparu. Ma compagne, qui parle l'allemand, lui a expliqué que nous voulions une chambre pour la nuit. Il nous a dévisagés longuement, sans répondre. Puis il a demandé où nous allions, d'où nous venions. Les informations reçues, il a continué de nous fixer en silence.

Puis il nous a demandé de le suivre et a éteint la lumière qu'il avait allumée. Il n'y avait plus pour nous éclairer qu'une petite veilleuse au bout du corridor.

L'homme replet nous a ainsi conduits à travers ce qui était, manifestement, un appartement privé. Les propriétaires vivaient au rez-de-chaussée et louaient les chambres à l'étage. Nous avons traversé un salon, une cuisine, et sommes alors arrivés dans une pièce où une vieille femme aux longs cheveux gris, couchée sur un divan, recouverte de couvertures, la tête posée sur un oreiller, regardait la télévision en noir et blanc. Au premier coup d'œil, la vieille m'a semblé agitée d'un tremblement et je me suis dit qu'elle était atteinte de la maladie de Parkinson. Comme ce spectacle me gênait un peu, j'ai tourné mon regard vers la télé. L'homme replet nous a montrés à la vieille et lui a expliqué que nous voulions louer une chambre. Elle n'a rien répondu, n'a eu aucune réaction. Le seul signe de vie qui émanait du tas de couvertures était le tremblement qui saisissait le bras et la main reposant sur la poitrine. Ma compagne m'a alors soufflé à l'oreille que l'homme avait prononcé le mot « maman » en s'adressant à la vieille femme. J'ai regardé l'homme replet, qui avait maintenant les deux mains enfouies au fond de ses poches : un vieux garçon de cinquante ans, vivant seul avec sa mère, dans un village perdu... Quelques mots sont alors sortis de la bouche de la vieille. Ma compagne a répondu que nous venions du Canada puis a poursuivi en demandant le prix des chambres. Le fils, qui laissait sa mère s'occuper de la location, se tenait tranquille dans son coin, sans bouger et sans parler, et regardait la scène. La vieille n'a pas voulu dire combien coûtaient les chambres et a demandé plutôt où nous allions, toujours agitée par ce tremblement du bras et de la main. Ma compagne a dit que nous allions à Prague et a redemandé le prix des chambres. Silence de la mère et du fils. Mais qu'atten-

daient-ils pour nous répondre ? Pourquoi toutes ces questions ? Nous ne voulions qu'une chambre pour la nuit ! Est-ce que nous les dérangions pendant leur émission de télé favorite ? Ce ne semblait pas être le cas, car ni le fils ni la mère ne lorgnaient vers l'appareil. Chez eux, la télé devait être toujours allumée, comme les lumières toujours éteintes. Ma compagne a alors demandé : « Avez-vous des chambres à louer ? » Question qui aurait pu paraître déplacée, (nous étions, après tout, dans une auberge), mais nos hôtes l'ont reçue tout naturellement. En fait, ils n'y ont même pas accordé d'attention. Au bout de longues secondes, la vieille a fini par ouvrir la bouche, mais c'était pour demander combien de temps nous allions passer à Prague. Nous ne nous gênions plus maintenant pour passer des commentaires à voix haute sur l'obstination des aubergistes à ne pas nous répondre. Louaient-ils, oui ou non, des chambres ? Pourquoi cet interrogatoire ? Nous n'étions tout de même pas à un poste frontière ! La vieille était-elle folle ? Alors pourquoi le fils lui laissait-il l'initiative de la transaction ? Était-ce lui, le fou ?

Ma compagne m'avait déjà soufflé à quelques reprises : « As-tu vu ? As-tu vu ? » et je cherchais dans toute la pièce ce qu'il pouvait y avoir de si curieux à voir, quand tout à coup la chose m'a frappé. La vieille n'était pas atteinte de la maladie de Parkinson, ni de quelque autre lésion des nerfs. Elle se caressait le bout du sein droit en un mouvement rotatoire, régulier, continu, mécanique. Ma compagne, qui a travaillé un temps comme préposée auprès de vieilles religieuses attendant leur place au paradis, m'avait raconté comment plusieurs d'entre elles, rendues séniles, se procuraient du plaisir, aux yeux de toutes, en s'adonnant à de mauvais touchers... Avec une absence totale de pudeur, devant son fils qui la regardait, devant nous qui voulions une chambre, la vieille se frottait activement le mamelon. Le

fils ne semblait pas le moins du monde gêné par la situation. Se rendait-il compte de ce qui se passait ? Si oui, pourquoi nous permettait-il d'assister à ce spectacle ? Mais peut-être était-ce précisément ce qu'ils recherchaient, deux spectateurs ? La chose durait-elle depuis longtemps ? Combien d'autres, comme nous, avaient assisté à la scène ? « On devrait y aller », a dit alors ma compagne. J'ai renchéri, parlant même plus haut que nécessaire : « On y va ! Dis-leur de laisser faire ! » Quand ma compagne a annoncé notre intention d'aller voir ailleurs, la mère et le fils n'ont pas du tout été surpris. Ils ont même paru soulagés, comme s'ils étaient des aubergistes louant des chambres malgré eux, des aubergistes torturés par l'angoisse que des voyageurs se couchent dans les lits qui leur étaient destinés !

La deuxième auberge n'était guère moins étrange. L'aubergiste et sa femme s'y sont querellés toute la nuit, sans souci aucun pour le sommeil de leurs hôtes. À nos rêves se sont mêlés des cris, des pleurs, des hurlements, des claquements de portes. À six heures du matin, nous avons été réveillés par les bruits de la femme qui s'était sans doute saoulée toute la soirée et qui maintenant vomissait dans la toilette commune, à deux pas de notre chambre. C'était elle, deux heures plus tard, qui nous servait avec une haleine fétide le petit déjeuner auquel nous n'avons pas osé toucher. Dès que le patron et elle ont eu le dos tourné, nous nous sommes échappés subrepticement. Qui sait avec quelle violence ils auraient réagi pour ces deux déjeuners servis inutilement, et dont nous avons insisté pour savoir, la soirée précédente, s'ils étaient compris dans le prix de la chambre ? Juste en face de l'auberge, nous avons acheté quelque chose à grignoter dans un magasin, puis nous avons fait le plein d'essence afin de ne pas avoir à le faire en Tchécoslovaquie. Dieu sait quelles complications cela aurait pu entraîner ! D'ailleurs, à la frontière même, quelques

minutes plus tard, le garde nous annonçait qu'il nous fallait un visa pour entrer au pays. À l'office de tourisme tchécoslovaque de Paris, on nous avait pourtant formellement assuré du contraire. Nous avons eu beau protester, le garde a prétendu que le règlement avait été modifié le mois précédent. Mentait-il ? S'agissait-il d'un système de fraude visant à extorquer des devises fortes aux touristes occidentaux ? Le Canada s'était-il trouvé mêlé à quelque incident diplomatique pour que, subitement, soient modifiées les règles d'entrée en Tchécoslovaquie ? Peu importe, nous n'avions d'autre choix que de nous plier aux exigences des fonctionnaires qui, en plus de nous arracher une soixantaine de dollars, ont tenu à nous prendre en photo. Nous avons alors été relâchés et c'est à toute allure que nous nous sommes mis à filer vers la ville de Kafka, comme si la vitesse pouvait nous permettre d'échapper à l'emprise de l'absurde réalité.

*

Nos deux premiers jours à Prague ont été bien peu angoissants comparativement à notre entrée dans la ville. Nous roulions alors dans une grande avenue, nous suivions le flot des voitures, lorsque tout à coup quelques personnes, puis de plus en plus de gens, se sont mis à marcher dans la rue, la traversant devant nous, sans se gêner. Et alors, dans le temps de le dire, nous étions entourés d'une foule compacte de piétons. Nous ne pouvions plus avancer, nous étions prisonniers d'une grouillante marée humaine. Dire que quelques secondes plus tôt, nous suivions le flot des voitures pragoises ! Étions-nous donc dans une voie piétonnière ? Des voitures étaient pourtant stationnées, de part et d'autre, tout le long des trottoirs. Pourquoi ces feux de circulation en marche que ne respectaient pas les piétons ? Était-ce une

farce que jouaient les habitants aux étrangers ? Se soulageaient-ils ainsi de leurs frustrations économiques aux dépens de touristes fortunés ? Ou était-ce pure indifférence ? Car enfermés dans notre voiture au milieu de tous ces piétons, c'était comme si nous n'existions plus. Nous avions envie de hurler pour signifier notre présence tellement nous saisissait alors le doute de notre propre réalité. Centimètre par centimètre, nous avons gagné la première rue transversale où nous nous sommes précipités afin de reprendre notre souffle, ignorant que nous allions alors nous enfoncer dans un dédale de ruelles, au grand amusement des Praguois qui ne se gênaient pas pour nous rire au visage, quelques-uns allant même jusqu'à nous vociférer des injures, le regard furieux.

Le soir, les choses étaient cependant rentrées dans l'ordre. Nous avons trouvé une pension où rester. Nous nous orientons sans difficulté dans la ville qui n'est pas aussi labyrinthique qu'on se plaît à le dire. Nous visitons les sites liés à la vie de Kafka. Nous achetions des souvenirs, des bijoux, du caviar, toutes choses qui nous revenaient à des prix ridiculement bas. Nous mangions dans un immense restaurant dont le flamboyant décor art nouveau (lustres, fresques, mezzanine, mosaïques filigranées d'or...), décor digne des établissements les plus chic des pays de l'Ouest, contrastait étonnamment avec le prix des mets, d'ailleurs plutôt ordinaires. Avec sa superbe architecture et à cause de la domination de l'empire soviétique, Prague donne à voir un curieux mélange d'opulence et de pauvreté. Je dois dire ici que je m'étais attendu à une ville un peu plus animée pour les vacances de Noël, j'avais espéré qu'elle aurait quelque air de fête. Était-ce une attente tout à fait irréaliste ? L'humeur des Praguois semblait plutôt sombre. La ville, sur laquelle soufflait un vent froid et humide, était presque morte. Seuls les touristes déambulaient le long des

rues, les habitants préférant se réfugier au chaud dans leurs appartements. L'air endeuillé que nous trouvions à la ville venait-il du souvenir de la gaieté allemande dont nous avons été témoins au *Christkindelmarkt* de Nuremberg, sorte de foire où s'entassaient sur une grande place les marchands d'artisanat, de vin chaud et de saucisses ?

*

Alors est arrivé le soir du 24 décembre. Nous avons repéré, dans la journée, un restaurant d'hôtel dont le décor et le menu nous semblaient attrayants et avons aussitôt décidé d'y prendre le repas du réveillon. Cela nous changerait du restaurant art nouveau, à la cuisine plutôt quelconque. Vers sept heures, l'estomac dans les talons après une journée de marche, nous nous sommes mis en route. Comme il faisait assez froid, il y avait peu de gens dans les rues. Nous avançons d'un pas rapide, allant parfois à reculons pour nous protéger du vent qui nous fouettait le visage. Nous avons parcouru ainsi quelques larges avenues, traversé une grande place, quand nous avons aperçu un attroupement dans une petite ruelle. C'était des touristes, des dizaines de touristes qui faisaient la file devant un minuscule stand à pizza. Quelle drôle d'idée ! Manger de la pizza, debout dans une ruelle en grelottant au froid, le soir du 24 décembre ! S'il n'y avait eu, dans la foule, que de jeunes étudiants en voyage, sans le sou, la chose ne nous aurait peut-être pas surpris outre mesure, mais c'est qu'on y trouvait aussi des gens d'un âge respectable, qui, à en juger par leur allure, ne semblaient pas privés de moyens. S'agissait-il d'Américains ne pouvant vraiment plus supporter la cuisine locale ?

Nous avons poursuivi notre route et sommes alors arrivés à notre restaurant qui ne semblait pas encore

ouvert puisque la salle était vide et que plusieurs touristes attendaient, réservés, dans le hall de l'hôtel. Derrière les deux portes vitrées menant au restaurant, des serveurs et des serveuses allaient et venaient, donnant la dernière touche à la mise en place, ajoutant un couteau, astiquant un verre, distribuant de petits bouquets de fleurs à chacune des nombreuses tables de la grande salle. Nous nous sommes approchés d'un homme vêtu de noir et de blanc qui devait être le maître d'hôtel. Nous lui avons demandé à quelle heure ouvrait le restaurant. Il a posé son regard sur nous. Puis il n'a prononcé qu'un mot : « Réservation ? » Nous avons répondu que non, nous n'avions pas fait de réservation. Cela, de toute façon, ne devait pas poser de problème puisque la salle du restaurant pouvait facilement contenir dix fois le nombre de clients qui attendaient dans le hall. Mais à notre réponse négative, le maître d'hôtel s'est détourné, sans rien ajouter, et il était aussitôt abordé par deux nouveaux touristes. La même question leur était posée : « Réservation ? » Pourquoi insistait-il tant sur ces réservations ? Il y avait de la place pour tout le monde, Prague comptait plusieurs autres restaurants, et tous ces touristes qui se contentaient de pizza diminuaient d'une façon non négligeable le nombre des clients. Puisque ces réservations semblaient si importantes, nous sommes revenus à la charge et avons demandé au maître d'hôtel de nous réserver une table pour le soir même. Mais il ne semblait pas vouloir nous écouter et, à tout ce que nous disions, opposait un non de la tête. Nous avons eu beau insister, un étrange verdict se dessinait : il était impossible d'attendre et de prendre place une fois que seraient assis et servis tous les gens munis de réservations, même si la majorité des tables était tout à fait disponible. Pour manger, il fallait absolument une réservation, et, pour quelque raison mystérieuse, il était maintenant trop tard pour réserver une table. En clair, nous

ne pouvions pas manger ce soir, dans ce restaurant. Nous n'en revenions pas. Nous avons regardé tous les touristes autour de nous. Étaient-ils tous munis des inestimables réservations ? Ils ne semblaient pas du tout intéressés ou même surpris par le refus incompréhensible qu'on venait de nous servir. Étaient-ils tous habitués à voir cette scène qui pour eux, à la longue, avait fini par devenir normale ? Restaient-ils tous sagement dans leur coin par peur de se voir confisquée l'autorisation de prendre un repas à l'une de ces tables, juste de l'autre côté des deux portes vitrées ? Étaient-ils tous d'accord avec le processus de réservation et jugeaient-ils notre indignation tout à fait déplacée ? Ou peut-être était-ce nous qui n'étions pas à notre place en ce lieu ? Peut-être que l'établissement était trop chic, trop sélect pour notre tenue vestimentaire ? La formalité de la réservation pouvait être un moyen d'écarter diplomatiquement les indésirables. Pourtant, des touristes vêtus de jeans étaient là à attendre. Avions-nous l'air trop jeune ? Étions-nous trop insistants ? Qu'avions-nous donc ?

La décision du maître d'hôtel était irrévocable, sa volonté semblait inflexible, et nous sommes partis, éberlués, de ce restaurant regorgeant de tables libres où nous ne pouvions pas nous asseoir. Nous avons erré quelque temps, cherchant à trouver la logique se cachant derrière cet anticapitalisme, dont nous avons eu déjà un exemple dans la première auberge de Waidhaus, et qui semblait consister à réaliser le tour de force de tenir un établissement en essayant de faire le moins de profits possible. Nous retournions les explications dans tous les sens quand nous sommes arrivés devant un restaurant où entraient justement un groupe de touristes. L'endroit avait l'air sympathique. Ici, nous prendrions un bon repas ! Si le maître d'hôtel fou de l'autre restaurant ne voulait pas de notre argent, eh bien, tant pis pour lui, nous le dépenserions ailleurs ! Nous sommes entrés et, cette fois-

ci, au lieu de chercher à nous éviter, le maître d'hôtel est venu droit à notre rencontre. Comment avons-nous pu penser que cela était de bon augure ? Car aussitôt, l'homme nous assénait le mot terrible : « Réservation ? » Notre sang n'a fait qu'un tour. Nous avons fait non de la tête et n'attendions plus que le même refus absurde. Mais la situation a pris un tour nouveau, qui pour un temps nous donnerait l'illusion de tenir le pourquoi de ces incompréhensibles réservations. Après avoir regardé à gauche et à droite, comme s'il était épié, le maître d'hôtel nous a dit, d'une voix presque inaudible et en bousculant ses mots : « Pas de réservation, cinquante dollars. » Nous nous sommes regardés, puis avons considéré l'unique formule au menu, une table d'hôte à quarante dollars... Nous avons demandé au maître d'hôtel si les cinquante dollars demandés incluaient la table d'hôte. Il a fait signe que non. Ainsi, il demandait cinquante dollars simplement pour entrer dans le restaurant. Il fallait maintenant payer des droits de réservation ! Nous sommes retournés dans la rue balayée par le vent froid et humide. Il était hors de question de payer quatre-vingt-dix dollars pour un repas dont nous n'avions aucune assurance qu'il serait de qualité. Et puis nous ne voulions pas nous laisser abattre par ces petits magouilleurs pitoyables. Nous pourrions sûrement nous en sortir, sûrement qu'il était possible de manger quelque part, ce soir, à Prague.

Comme nous commençons alors à avoir vraiment faim et que cette faim nous affaiblissait, nous enlevait la force et la volonté de nous opposer à une si criante injustice, nous avons décidé de retourner à l'immense restaurant où nous avons mangé les deux premiers soirs. Là, il y aurait de la place, nous n'aurions pas besoin d'attendre et puis surtout, il n'était pas nécessaire d'y avoir de réservation. C'était un restaurant où l'on pouvait entrer, s'asseoir, commander et manger. Malgré notre épui-

sement physique, nous courions pour mettre fin le plus tôt possible à cette absurde situation qui pouvait bien finir par gâcher notre soirée, voire notre séjour tout entier. Cette dépense d'énergie était pourtant bien inutile. Lorsque nous sommes arrivés devant les portes closes et noires, il a bien fallu nous rendre à l'évidence. Le restaurant normalement illuminé par l'éclat des lustres, du cuivre et de l'or était fermé pour le réveillon.

Têtes basses, nous avons marché longuement, car, ce soir-là, la plupart des restaurants de Prague étaient fermés. Nous en avons trouvé deux qui étaient ouverts, mais on y demandait aussi les fameuses réservations, sans offrir cependant de déboursier des pots-de-vin. Nous sommes repassés devant le stand à pizza où se massait maintenant une foule importante. Si nous avions consenti à en faire notre repas de Noël, il aurait fallu attendre au moins une heure avant d'obtenir notre pointe, car la file s'étirait tout le long de la ruelle, jusque dans la grande avenue. Mais nous n'allions pas céder comme tous ces touristes, prêts à n'importe quel compromis pour satisfaire aux exigences de leurs estomacs. Ce soir, nous allions manger dans un vrai restaurant, point à la ligne.

Nous avons poursuivi notre route et avons alors abouti dans le vestibule d'un établissement situé dans une cave où plusieurs touristes faisaient la file. S'ils attendaient, c'est donc qu'on pouvait entrer dans ce restaurant ! Nous nous sommes placés à l'arrière de la file qui contenait une quinzaine de personnes. Nous avons demandé aux touristes devant nous — un couple très âgé — depuis combien de temps ils attendaient et s'il fallait obligatoirement une réservation pour manger ici. Ils ont répondu qu'assurément les réservations ne pouvaient être obligatoires puisque le maître d'hôtel était muni d'un calepin où il inscrivait les noms que lui donnaient les touristes qui attendaient. Depuis leur arrivée,

il y a environ trois quarts d'heure, leur position dans la file s'était sensiblement améliorée. Ils s'étaient rapprochés d'au moins huit places, car nombreux étaient ceux qui abandonnaient, fatigués d'attendre, et qui quittaient tout simplement la file.

— Mais, avons-nous demandé, est-ce que des gens sont entrés dans le restaurant ?

— Pas depuis que nous attendons, a répondu le vieil homme. Mais un groupe de quatre personnes est entré, paraît-il, juste avant notre arrivée.

— Ils avaient une réservation ?

— Nous ne savons pas, a dit la vieille femme.

— Et depuis que vous êtes ici, personne ne s'est joint à la file ?

— Oh oui ! Plusieurs personnes ! Mais elles manquaient de patience, elles sont toutes reparties. À tout moment, les clients du premier service peuvent se mettre à sortir. Alors, il y aura de la place pour tout le monde !

— Le restaurant est plein ?

Le couple âgé, qui commençait à en avoir assez de nos questions, nous a regardés avec un air d'agacement. La dernière question leur avait sans doute paru ridicule et digne de la plus flagrante mauvaise foi.

— Écoutez, tout ce que vous pouvez faire, c'est attendre ! a dit le vieil homme. N'essayez pas de forcer les choses. Comptez-vous chanceux d'avoir attendu aussi peu longtemps et d'être en si bonne position !

La vieille femme a hoché de la tête, signifiant par là que son mari avait bien parlé. Et ils se sont retournés, guettant ardemment le départ de quelque autre touriste qui les devançait dans la file.

Nous nous sommes demandé si cela valait bien la peine d'attendre, car rien ne permettait vraiment de penser que l'on entrerait bientôt dans le restaurant, si ce n'est la liste de noms tenue par le maître d'hôtel. À tout hasard, nous avons décidé de rester un peu pour voir

comment évoluerait la situation. Pendant que ma compagne gardait notre place dans la file, je suis allé trouver le maître d'hôtel, qui se tenait à l'entrée du restaurant, et lui ai donné mon nom, à la suite de quoi il a rapidement griffonné quelque chose dans son calepin. Avait-il seulement compris mon nom qu'il ne m'avait pas même demandé d'épeler ? J'ai eu alors l'impression qu'il écrivait n'importe quoi, que la liste dans son calepin servait seulement à rassurer les clients sur l'utilité de leur attente. Comme d'épaisses tentures de velours cachaient les portes menant au restaurant, j'ai demandé de jeter un coup d'œil à l'intérieur, pour voir l'atmosphère de l'endroit. J'avais fait un pas en avant en posant la question, présumant que la réponse serait affirmative, mais le maître d'hôtel s'est aussitôt interposé en me barrant le chemin de tout son corps. S'imaginait-il que je voulais entrer dans le restaurant pour me faire servir de force un repas ? En agitant son calepin dans les airs, il m'a fait signe d'aller reprendre ma place dans la file.

Je ne sais si ma demande a été à l'origine de ce qui allait alors arriver, mais toujours est-il qu'au moment où je regagnais ma place, un homme, un Américain, le sixième ou le septième dans la file, a marché d'un pas décidé vers le maître d'hôtel. Il avait une forte carrure et son visage montrait qu'il en avait visiblement assez d'attendre. Sur un ton colérique, en grimaçant, il a apostrophé le maître d'hôtel, lui a dit que cette façon de faire attendre les gens était inacceptable et qu'il le sommait de lui donner une table maintenant, tout de suite. Le maître d'hôtel est resté imperturbable, il n'a pas bronché d'un poil, ce qui a plongé l'Américain dans une fureur épouvantable. « C'est ça que vous voulez ? » a-t-il hurlé en sortant des billets de banque de son portefeuille. « Combien voulez-vous ? Dix dollars ? Vingt dollars ? » Puis il a ajouté, comme le maître d'hôtel esquissait un sourire méprisant : « Sale vermine communiste ! » Et de

sa main énorme, l'Américain empoignait le maître d'hôtel par l'épaule, le tassait de côté et disparaissait derrière les tentures de velours, tandis que le maître d'hôtel lançait des appels à l'aide. Le bruit d'une porte qui s'ouvre s'est fait entendre, puis des cris aigus de femmes. Quelques secondes plus tard, l'Américain reparaisait, aux prises avec trois colosses qui parvenaient difficilement à le contenir. Il avait le visage rouge, les yeux en orbite et criait : « Le restaurant est vide ! Le restaurant est vide ! » Les trois colosses l'ont traîné jusqu'en haut des escaliers et l'ont jeté à la rue, tandis que l'épouse éplorée de l'Américain allait dehors rejoindre son mari. Le couple âgé qui nous devançait dans la file s'est alors retourné et nous a lancé un regard triomphant. « Plus que treize personnes devant nous ! » a dit le vieil homme, le visage radieux.

L'espérance immodérée, la foi aveugle de ces deux vieillards nous inspirait cependant le plus profond dégoût, et sans plus attendre, nous avons quitté ce restaurant de Tantale. Mais que faire maintenant ? Où aller ? Il devenait de plus en plus clair que nous ne mangerions pas en ce soir de Noël. Et à vrai dire, ce qui importait le plus pour nous, à cette heure, ce n'était peut-être pas tant de manger que de comprendre pourquoi nous ne pouvions le faire. Nous supportions mieux aussi l'état de faim auquel nous nous étions peu à peu habitués. En marchant d'un pas lent, nous sommes retournés à notre point de départ, au premier restaurant où nous avons tenté notre chance. Nous ne voulions plus y manger, (pourquoi se braquer contre des forces invincibles ?), simplement interroger le maître d'hôtel, avec l'espoir de lui tirer les vers du nez, de savoir, au moins partiellement, les causes obscures de cette absurde situation.

Lorsque nous sommes arrivés, le hall était vide. Il n'y avait pas de touristes qui attendaient, sans réservation, avec l'espoir qu'un laissez-passer providentiel leur

viendrait de quelque autorité supérieure. Dans le restaurant, une vingtaine de personnes mangeaient. La grande majorité des tables, pourtant toutes dressées, était inoccupée. Nous sommes allés voir le maître d'hôtel qui feuilletait un registre derrière le comptoir de la réception. Nous avons été aimables, n'avons laissé transparaître aucun sentiment d'impatience. Très gentiment, nous lui avons demandé pourquoi nous ne pouvions pas manger à l'une des nombreuses tables vides. Nous voulions simplement savoir, il n'avait pas à s'inquiéter, nous ne voulions pas manger dans son restaurant. Bien sûr, s'il voulait nous permettre d'entrer, nous accepterions volontiers, mais ce que nous voulions vraiment, c'était une réponse. A-t-il compris ce que nous lui disions ? Voulait-il s'épargner une épuisante discussion sur l'absurdité de la situation, absurdité qu'il était d'ailleurs le premier à reconnaître ? Il n'a prononcé qu'un mot : « Réservation ? » Nous avons insisté : « Pourquoi ? » Le maître d'hôtel s'est remis à lire dans son registre et nous a dit que, sans réservation, nous ne pouvions manger. Il n'y avait décidément rien à tirer de cet homme. Nous nous apprêtions à partir quand un touriste est sorti du restaurant. Il avait fini de manger. Nous l'avons arrêté et lui avons demandé de nous accorder quelques minutes. Avait-il, lui, une réservation ? Pourquoi en fallait-il ? Quelle était la logique derrière ce système ? Il a répondu qu'il avait effectivement réservé une place dans ce restaurant trois jours plus tôt. Quant à la logique du système, elle n'était pas évidente. Certains établissements demandaient des réservations, d'autres non, et certains jours seulement. La politique de chaque établissement pouvait d'ailleurs changer à tout moment. Ainsi, ce soir, tous les restaurants semblaient s'être donné le mot pour demander des réservations.

— Mais pourquoi ? Dans quel but ?

— Je ne sais pas, a répondu le touriste. Certains pré-

tendent que chaque restaurant doit réserver en tout temps un certain pourcentage de ses tables au cas où des fonctionnaires du gouvernement arriveraient pour y manger...

— Mais à l'heure qu'il est, le soir de Noël, d'où pourraient venir tous ces fonctionnaires ?

— Je ne peux rien vous dire de plus, a dit le touriste.

Et il nous a quittés en nous souhaitant une bonne fin de séjour.

Nous sommes sortis de l'hôtel. Nous avons marché un bon moment en silence, sans doute pour faire taire ce sentiment mêlé de rage et de tristesse qui nous donnait envie de crier et de pleurer à la fois. Nous sommes retournés à notre pension pour nous coucher. Là, nous avons trouvé au fond d'un sac quelques noix que nous avions achetées pour la route. Je me suis alors souvenu que Kafka avait suivi, un certain temps, un régime à base, notamment, de noisettes. Il suivait même une technique de mastication spéciale, conçue et recommandée par un certain docteur. Quand nous avons eu fini le fond du sac de noix, ma compagne s'est rappelé que nous avions acheté, ici même à Prague, une boîte de caviar. Ce n'était pas la nourriture la plus bourrative, mais c'était mieux que rien, la qualité remplacerait la quantité. Mais en ouvrant la boîte, nous avons découvert que le caviar n'était plus bon. Il était tout sec et pâteux. On nous avait arnaqués ! La chose était désormais plus qu'évidente : Prague ne voulait pas que nous mangions ! Eh bien, soit, nous ne mangerions plus. Voici ce que nous ferions : nous retournerions l'épreuve imposée en décision volontaire ! Nos motivations intérieures n'étaient peut-être pas celles d'un artiste de la faim, mais nous ferions preuve d'un ascétisme qui nous surprendrait nous-mêmes. Dorénavant, nous allions jeûner ! Oui, nous serions deux champions de jeûne, nous jeûnerions comme aucun touriste n'avait encore jeûné à Prague !